



Sortir du silence Aborder la question des assuétudes dans des groupes de parole pour parents issus de l'immigration

Christine Barras

© Une analyse de l'IRFAM, Liège, 2019 – 8

Préambule

Dans le cadre de son travail d'investigation et de l'animation d'un débat public à propos *des politiques migratoires et d'intégration — ainsi que de leurs conséquences sur les populations —*, l'IRFAM suggère, en libre accès, une série d'analyses qui ont pour objectif d'approcher les vécus de familles issues de l'immigration dont la trajectoire est rythmée par des événements, parfois dramatiques, qui peuvent occasionner des ruptures. En effet, la globalisation culturelle et les flux de populations installent les familles dans un contexte sans cesse plus diversifié, dans une société ouverte à des représentations, codes, mémoires et histoires différentes, imprégnant les manières de concevoir leur devenir. Notre travail offre ainsi une information et une grille de lecture de faits découlant directement des *politiques d'immigration et d'intégration comme elles sont appliquées en Belgique*, au-delà des généralisations ou des descriptions chiffrées, en filigrane de récits recueillis par des professionnels de première ligne, auprès d'hommes, de femmes et d'enfants pris par le mouvement migratoire.

Les analyses proposées permettent au lecteur d'accéder à une approche synthétique de ces questions et situations, sous la forme de brèves thématiques, principalement axées sur la parentalité dans un contexte migratoire et postmigratoire, et touchant des facettes de vie propre à des familles précarisées ou en situation de vulnérabilité.

Ces lectures sont destinées à outiller les intervenants éducatifs, psychosociaux et socioculturels — professionnels ou bénévoles — travaillant directement ou indirectement auprès de familles fragilisées. Elles questionnent également les décideurs qui leur accordent ou pas les moyens d'un fonctionnement efficace. *Bonne lecture !*

Pour citer cette analyse et accéder à la version complète :

Christine Barras, « Sortir du silence. Aborder la question des assuétudes dans des groupes de parole pour parents issus de l'immigration », dans Christine Barras et Altay Manço (coord.), *L'accompagnement des familles entre réparation et créativité*, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 285-299.

Sortir du silence
Aborder la question des assuétudes dans des groupes de parole
pour parents issus de l'immigration

Christine Barras

Cette analyse se fonde sur une pratique de plus de vingt ans dans le soutien à la parentalité, dont une dizaine au sein de l'association d'Infor-Drogues. Cette thématique, tabou et sensible, est difficile à aborder dans un cadre collectif. C'est la raison pour laquelle l'accueil se doit d'être bienveillant et le thème traité d'une façon large pour éviter de stigmatiser celui qui parle et pour que chacun puisse s'y reconnaître, en évitant d'aggraver tout sentiment de honte ou de culpabilité, voire de fascination envers des produits ou des comportements. Au travers de groupes de parole, il s'agit d'élaborer un guide de « bonnes pratiques » destiné aux professionnels du secteur social, travaillant notamment au contact des familles dans les quartiers qualifiés de « difficiles ». Son objectif serait de sortir d'une vision misérabiliste pour mettre au jour des ressources qui, trop souvent, sont emprisonnées dans des visions mutuelles entachées de stéréotypes, qui font obstacle à la construction du « vivre-ensemble ».

Une démarche d'apprentissage collectif

Les groupes de parole dont il est question dans cette analyse sont organisés depuis 2015 dans une commune bruxelloise, à l'initiative de professionnels préoccupés par les consommations de substances psychotropes chez les jeunes, dont certains restent au-delà de leur majorité dans leur famille, sans emploi ni projet. L'idée d'une jeunesse sans repère et de parents en souffrance est en toile de fond. La demande initiale s'accompagne de la volonté de libérer la parole d'un groupe social précarisé, non pas en portant un jugement sur des conduites jugées transgressives, mais en essayant de comprendre ce qui se joue à travers elles, qu'il s'agisse de substances illicites ou de produits d'usage courant, et comment peut se nouer un dialogue à leur propos. Le projet a été accueilli dans un service social du quartier, au sein d'une classe d'alphabétisation fréquentée par une douzaine de femmes, qui toutes ont fait le voyage migratoire des années auparavant. Les trois structures en présence (la commune, le service social, Infor-Drogues) partagent un principe, celui de l'ouverture de la société aux minorités et à une politique du « vivre-ensemble », en luttant contre les discriminations dont sont victimes des personnes du fait de leur origine, de leurs croyances, de leurs comportements ou, plus généralement, de leurs différences. Le projet a pour tâche de mettre en débat une force qui peut être souterraine, touchant par exemple la perception de son groupe de référence (la famille, l'école, l'institution...), ou la légitimité de ses pratiques quotidiennes (les comportements des jeunes ou envers eux, les réponses des adultes aux transgressions adolescentes, la gestion du stress, la façon d'aborder un enseignant...). L'objectif est de défaire par la parole des « nœuds » composés de pratiques banales, de pensées routinières, de réticences ou de besoins informulés qui, s'accumulant au fil du temps, font obstacle au quotidien. Pour ce faire, nous misons sur les forces et la *résilience familiale* favorisée notamment par la valorisation de stratégies positives, le soutien social et institutionnel (Gauvin-Lepage et coll., 2016). En ce sens, l'accompagnement occupe la fonction de tiers. Il est là pour susciter un questionnement sur l'impensé du quotidien et faire parler ces voix, distillat d'idées héritées de l'école, de la famille ou des lieux de croyances. La mise au jour et l'analyse de cet impensé s'effectuent peu à peu et nécessitent des ajustements de la part des différentes parties en présence, sans qu'un jugement soit posé sur les paroles émises. *L'enjeu est de faire en sorte que l'espace de parole permette de retrouver ou de consolider une place de parent, pour faire barrage au discours public sur la prétendue démission ou déresponsabilisation des familles.*

Le contenu des rencontres

Si le projet est centré sur la question des dépendances, les réflexions des groupes sont influencées par les événements qui font l'actualité, comme les attentats qui ont endeuillé Bruxelles le 22 mars 2016. S'est alors posée la question du rôle des parents vis-à-vis de jeunes en proie au mal-être et réfractaires à tout dialogue, qui se réfugient dans les drogues, les jeux en ligne, et qui sont tentés par la radicalisation. Le contenu des rencontres se décline autour de plusieurs nœuds : les assuétudes, l'adolescence, la place du père et de l'Internet.

Les assuétudes. Dès le départ, nous avons inclus les conduites addictives, qu'il s'agisse de substances ou de comportements, dont beaucoup font partie de notre quotidien (par exemple les médicaments, le sucre ou les écrans). D'un point de vue général, les parents et les professionnels du social se sentent démunis face aux conduites de dépendance qui peuvent faire intrusion au cours de l'adolescence, conduisant à des situations de crise qui paraissent insolubles. Souvent, le souhait de mener un projet en lien avec un public de consommateurs ou avec leurs proches s'accompagne d'un objectif jugé essentiel, celui de revenir à un supposé ordre initial en éliminant le produit ou en écartant les personnes qui y ont recours, jugées dangereuses pour elles-mêmes et pour les autres. Cette exigence transparaît fortement dans les échanges du groupe. Les participantes ont un avis tranché et expriment la volonté ferme de se prémunir de tout danger. Nous constatons une oscillation entre le

trop et le trop peu, entre l'intrusion et l'abandon en ce qui concerne la consommation de leurs enfants. Pour éviter d'aborder une thématique souvent lourde, nous partons de ce qui nous est commun à tous, des « petites choses du quotidien » qui permettent de nouer un lien avec la thématique des dépendances sans stigmatiser le public concerné, parce qu'elles affectent chacun de nous, qu'il s'agisse de nourriture ou de médicaments, de télévision ou de rangement compulsif. Réfléchir sur cette réalité est destiné à mieux se comprendre soi-même et à mieux comprendre les adolescents immergés dans une société justement appelée société de consommation. Outillé dans sa réflexion, le parent évite de diaboliser un jeune qui se met à fumer du cannabis, parce que la diabolisation paralyse le dialogue et conduit au rejet. Notre démarche s'inscrit de la sorte dans une perspective double : d'une part, nous reconnaissons la souffrance de parents confrontés à un réel qui effraie, d'autre part nous évitons d'expliquer ce mal d'une façon univoque, mais y introduisons des nuances, pour rendre aux personnes une certaine sérénité et une capacité à agir. Un parallèle est posé avec l'adolescent à l'école, face au stress et aux injonctions d'une société en quête de rendement. Il ne s'agit pas de l'excuser s'il commet des actes transgressifs, mais de comprendre ce qui peut l'animer.

L'adolescence. Au cours d'une rencontre, nous avons présenté au groupe un photolangage (jeunes en groupe, pratique du sport, de la musique et de la danse, omniprésence des écrans, codes vestimentaires, consommation d'alcool et de cannabis dans un contexte festif ou en solitaire...). Les premières impressions rapportées s'expriment en termes de bien et de mal, conformément aux valeurs socialement acceptables. Le jugement est sévère. Les participantes enchaînent et se plaignent de l'époque actuelle, beaucoup plus angoissante qu'autrefois. Mais l'essentiel de l'adolescence est au-delà des signes d'un changement de culture. Vivre avec un nouveau corps et faire le deuil de son enfance ou chercher des figures d'identification autres que celles de ses parents sont des expériences éprouvées par chacun. Les mères, très attentives tout au long de l'enfance, se retrouvent face à une personne qu'elles ne comprennent plus, et en arrivent à la rejeter faute de pouvoir la maîtriser. « *Je l'aime, évidemment, c'est mon enfant, mais je n'arrive pas à le lui dire, il m'a tellement déçue que je suis fermée* ». Dans la bouche des parents, les mots sont empreints d'un sentiment d'impuissance d'autant plus fort que les attentes à l'égard des enfants sont élevées. Utilisée comme pratique par certaines, nous interrogeons le groupe sur l'humiliation, jugée pédagogique par la plupart des mamans présentes. Nous ne prétendons pas les faire changer d'avis, mais susciter un questionnement progressif sur de telles pratiques. La crise de l'adolescence est vécue avec une double acuité, révélant le malaise d'une jeunesse qui se cherche, et celui de mères qui ne se sont jamais révoltées et qui s'interrogent malgré elles à la fois sur leurs jeunes et sur elles-mêmes.

La place des pères et de la tradition. La place du père est difficile à traiter parce que souvent, les mamans présentes sont seules avec leurs enfants. Il faut donc faire référence à un père symbolique, qui fait tiers entre elles et leurs enfants et inscrit la famille dans une continuité. Nous parlons du conte dans l'éducation, pour illustrer le pays d'origine et la place qui lui est conférée dans l'éducation des enfants. Nous nous penchons sur les mythes culturels et identitaires enfouis dans la mémoire, qui se réactivent peu à peu lorsqu'on en parle, posant des liens avec les variantes culturellement partagées. L'histoire du loup et des sept chevreux, par exemple, rappelle à une participante l'histoire d'Aïcha et de ses sept enfants, ce qui permet d'aborder le thème de la ruse et de la naïveté, de l'innocence et de la mort, de l'étranger et du familier.

Internet. Les participantes se méfient d'Internet parce qu'il serait un outil de radicalisation : certains jeunes, partis en Syrie, « *n'allaient pas à la mosquée. Mais ils étaient tout le temps sur l'ordinateur. La "machine" est un monde virtuel incontrôlable* ». Il est important de complexifier les représentations pour éviter que les mamans, paniquées de voir leur adolescent enfermé dans sa chambre avec son ordinateur, n'imaginent d'emblée qu'il est perdu. Lutter contre la diabolisation ne signifie pas rendre l'objet anodin, mais laisser une porte ouverte à une discussion sereine, qui permet de rendre à l'ordinateur sa place d'objet que l'on peut contrôler et non en faire une entité toute-puissante animée d'une volonté maléfique. Nous demandons à la maman de s'intéresser à la façon dont son fils utilise « la machine » et de réaliser que celle-ci est comme la télécommande de la télévision, sans autre force que celle de son propriétaire.

Pistes pour élaborer un guide de bonnes pratiques

Nous avons repéré certains points qui peuvent biaiser le projet. Ces points ont été travaillés avec les professionnels. Ils servent de points d'attention pour réfléchir à un guide de bonnes pratiques.

Tenir compte de la difficulté à exprimer ses sentiments. L'enjeu est de susciter peu à peu une prise de confiance qui ne passe pas forcément par la nécessité de tout dire. Le sentiment d'autodépréciation, ou encore le poids d'une injonction à l'invisibilité aggravé par les récents événements dramatiques en lien avec la radicalisation, affectent notre public et témoignent d'une faille narcissique que l'absence de paroles ne parvient pas à combler, d'où les conduites de renfermement sur soi.

Comprendre les stratégies d'évitement du public. D'une façon générale, les minorités expriment soit l'envie de rendre visibles leurs différences (affirmer sa spécificité culturelle, idéologique, ses traditions) soit, au contraire, elles souhaitent les atténuer pour éviter de se démarquer du groupe majoritaire. L'équilibre s'accomplit parfois au détriment d'une partie de soi. Nous le constatons dans le fonctionnement même du groupe, qui peut faire preuve d'une politesse destinée à préserver une unité de surface au détriment de postures peut-être plus conflictuelles, particulièrement quand la thématique porte sur un sujet sensible. Nous essayons peu à peu de modifier leur perception d'éventuels désaccords, cette notion n'étant ni négative ni menaçante, mais à prendre comme un ingrédient pour se construire.

Sortir d'un fatalisme qui paralyse. La thématique des assuétudes est pétrie d'idées reçues qui s'incarnent dans une vision déterministe des jeunes ou, plus globalement, de toutes les personnes qui vivent dans une situation de précarité et qui peuvent basculer à un moment ou à un autre dans la destructivité. Nous pouvons dresser un parallèle avec la crainte liée au radicalisme ou au décrochage scolaire. En ce qui concerne les drogues, une idée à déconstruire est celle d'un déterminisme total, qui condamne la première expérimentation d'un produit à une déchéance certaine. Cette théorie de l'escalade s'est développée dans les années quatre-vingt, le cannabis, ainsi que l'alcool étant présentés comme les étapes préliminaires à la consommation d'autres drogues. Travailler ces images-guides est essentiel pour gagner en sérénité et agir d'une façon dénuée de tout affect dramatisant : la focalisation sur le danger empêchant l'intelligence du problème.

Le recours à la peur, un outil inutile. Le recours à la peur est fréquemment utilisé pour sensibiliser les personnes aux risques encourus en cas de comportements néfastes pour la santé ou pour la construction de son avenir. Les campagnes de prévention centrées sur la peur suscitent des stratégies défensives pour juguler cette peur, alors que le but est de juguler le danger. Cette peur peut par ailleurs exercer un effet de fascination pour les jeunes. Dans une éducation de type traditionnel, le recours à la peur ou à la menace est une stratégie destinée à faire émerger une prise de conscience ou un changement de conduite. L'échec qui s'ensuit presque toujours les conduit à un sentiment d'impuissance et, souvent, à un blocage de la communication.

Respecter les limites que se donne le public. La mixité des groupes est souhaitée par les professionnels. En théorie, les rencontres que nous animons sont censées accueillir tout le monde, mais dans la pratique elles ne sont fréquentées que par des femmes. Les professionnels, désireux de bien faire, ont envie d'ouvrir les portes, de mélanger les publics, pour éviter la ghettoïsation d'un projet qui, justement, combat ce phénomène. Mais l'initiative peut être ressentie par les femmes comme une intrusion et menacer le dialogue qui a pu s'instaurer dans un cadre sécurisant. Les professionnels en sont bien conscients : tout en encourageant la participation des hommes aux ateliers mis en place (classes d'alphabétisation, mais aussi ateliers citoyens avec des débats sur des questions de société), ils acceptent que, dans un premier temps, le public reste exclusivement féminin. Ils reconnaissent que le simple fait de venir et de participer à des classes d'alphabétisation et à des ateliers est un progrès à valoriser, pour des femmes qui jusqu'alors vivaient repliées sur elles-mêmes. Les professionnels suggèrent que la mixité effraie parce qu'elle pourrait mettre à mal la liberté d'expression, parce que les hommes prendraient peut-être trop de place dans les échanges, ou encore parce que les femmes se sentiraient gênées d'aborder des questions touchant par exemple à la sexualité, aux violences conjugales, ou encore à la situation de leurs adolescents.

L'importance de prendre du temps. Pour favoriser une parole libre, il est important de se départir d'un sentiment d'urgence, de la volonté d'agir vite et avec le maximum d'efficacité dans une logique que Sloterdijk (2000) désigne sous le nom de « société panique ». Il faut travailler *avec* l'urgence et non *dans* l'urgence, sous peine de provoquer des effets opposés à ceux que l'on souhaite. Cette injonction, omniprésente dans notre société, rythme également le temps politique, les projets étant liés à des mandats et à des priorités qui peuvent changer en fonction des programmes. Comme l'appel à la peur, le sentiment de devoir agir vite est fortement inscrit dans notre fonctionnement et les parents, même s'ils comprennent qu'il faut du temps, ne sont souvent pas prêts à y consentir. Un projet ancré dans la durée permet de les familiariser peu à peu avec une logique autre, avec des progrès modestes, peu spectaculaires, mais plus authentiques.

Pour une démocratie renforcée au sein du groupe

Au lieu de voir des jeunes en train de se perdre, des parents dits démissionnaires ou impuissants, il est nécessaire d'aller au-delà des peurs réciproques ou des menaces pour plus de démocratie, pour plus de participation et d'émancipation. L'énumération suivante qui s'inspire de Thésée et coll. (2015) synthétise les éléments repérés dans ce travail en indiquant l'évolution attendue.

1. Les assuétudes constituent au départ un sujet tabou, qui empêche le débat parce que les parents se sentent coupables et honteux. *Nous ouvrons un espace où il est possible d'en parler sans jugement.*
2. La cause des conduites à risque n'est pas à rechercher dans une origine ou une religion (ou son absence), mais elle s'inscrit dans une multitude de facteurs. *Nous complexifions l'analyse ce qui rend inutile la désignation d'un bouc émissaire.*
3. Les rencontres ne se centrent pas sur le produit ou sur l'élément de transgression, mais elles s'appuient sur la famille, le milieu social, l'histoire de chacun. *Nous ouvrons la réflexion au contexte, multidimensionnel.*
4. La question des assuétudes amène son lot de défiance : *nous l'abordons d'une façon large, mettant en avant notre commune humanité. Nous sommes tous dépendants de quelque chose. La parole peut ainsi se libérer.*
5. La présence aux rencontres n'est pas obligatoire, pas plus que la parole. *Par de petites choses, nous la rendons plus facile, dans un cadre protégé.*
6. Il est essentiel que les participantes arrivent à se départir d'un sentiment d'impuissance et qu'elles valorisent ces qu'elles réussissent, qu'elles décèlent la part d'aimable et de positive qui existe chez elles, et qu'elles peuvent également trouver chez leurs adolescents. *De cette façon, un cercle vertueux peut se mettre en place.*

Bibliographie

Sloterdijk P. (2000), *La mobilisation infinie. Vers une éthique de la cinétique politique*, Paris : Bourgeois.

Thésée G., Carr P. R. et Potwora F. (2015), « Le rôle des enseignants dans l'éducation et la démocratie : impacts d'un projet de recherche sur la perception des futurs enseignants », *Mc Gill Journal of Education*, v. 50, n° 2/3, p. 363-387.